

## PISTES PÉDAGOGIQUES

■ Étudier la technique de stop-motion, soit la prise de vues image par image, à travers d'autres exemples dans l'histoire du cinéma d'animation, de Ladislav Starewitch à Barry Purves, en passant par Jiri Trnka.

■ Effectuer des recherches sur la tradition de l'horlogerie, en voie de disparition depuis l'apparition des montres à quartz ou digitales. Retracer son histoire, décrire son économie et localiser ses zones principales de production, comme la Franche-Comté ou la Suisse.

■ Travailler sur le thème de la robotisation à travers des exemples concrets, parfois bénéfiques, pris dans l'actualité récente (organes de remplacement, robots à domicile pour personnes à mobilité réduite, formation et éducation, etc.)

■ Aborder le thème du temps par d'autres biais, scientifiques (voir par exemple les travaux de Stephen Hawking et son célèbre ouvrage Une brève histoire du temps) ou littéraires (du « temps perdu » de Marcel Proust jusqu'aux œuvres de science-fiction proposant des voyages dans le passé ou vers des âges futurs).

■ S'intéresser au pays d'origine du réalisateur Ülo Pikkov, l'Estonie, et aux deux autres états baltes, La Lituanie et la Lettonie, qui demeurent mal connus en dépit de leur appartenance à l'Union européenne depuis 2003.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : [www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)



Anne Flageul / Violaine Guilloux

— Association Côte Ouest —

16 rue de l'Harteloire - BP 31247 - Brest Cedex 1

02 98 44 03 94 - [jeunepublic@filmcourt.fr](mailto:jeunepublic@filmcourt.fr)

[www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —  
DES CONTES ET DES COULEURS / DÈS 7 ANS  
CHRISTOPHE CHAUVILLE

## TIK TAK

ESTONIE / 9'30  
d'Ülo Pikkov

L'horloger contrôle le temps, mais la souris qui habite dans son atelier contrôle les horloges... Une histoire qui parle du temps et de sa nature éphémère.

Fondation  
CRÉDIT AGRICOLE  
DU FINISTÈRE  
sous l'égide de la Fondation de France

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère

Le logo de la société de production estonienne du film, Nukufilms, le proclame d'emblée, et fièrement : « films made by hand, since 1957 ». Des films faits à la main, une revendication artisanale – avec la date précisée de fondation de la « maison » – qui ne se dément pas à la lueur de l'époustouflant travail effectué en stop-motion (c'est-à-dire en tournant image par image) par cette mécanique de précision mettant en scène un horloger dans son atelier, qu'il partage avec une souris perturbatrice.

L'animation de *Tik Tak* impressionne, comme la richesse de ses décors qui dévoilent une pièce aux murs couverts d'horloges de toutes formes et de toutes tailles, aux chiffres arabes ou romains, dans un foisonnement qui rappelle les innombrables coucous de Gepetto dans le *Pinocchio* de Walt Disney. Comme le titre du film l'indique, les sons de tic-tacs résonnent et se recouvrent, leur tempo orientant même à la fois la partition musicale omniprésente et la mise en scène de certains plans. Ainsi, celui qui, pour le présenter, enrobe de son mouvement le personnage de l'horloger de façon circulaire comporte des à-coups évoquant le parcours d'une trotteuse dans un cadran, progressant évidemment dans le sens des aiguilles d'une montre. Des intentions chromatiques particulièrement abouties, entre les marrons et les gris, achèvent d'installer une ambiance feutrée dans un lieu clos où règne l'artisan, en véritable maître du temps, concentré sur sa tâche de précision – l'homme est âgé, assez élégant et sa barbe est blanche, l'allusion à un autre grand ordonnateur supposé est, quoique discrète, réelle.

La cocasserie du film tient à la présence d'une souris tapie derrière la porte d'un

boîtier appartenant à l'une des horloges et faisant irruption, depuis l'extérieur du champ, au cœur du domaine de l'horloger, qu'elle traverse effrontément, en se faufilant, escaladant, se cachant et, surtout, dérégulant avec une malicieuse délectation l'ordre des choses en tournant les aiguilles avec sa queue, ce qui provoque des carillonnements intempestifs et saluant par conséquent de fausses heures. L'insolente se révèle aussi kleptomane, volant de vieilles photos, et destructrice, en grignotant d'autres ! C'en est trop et l'élément perturbateur doit être mis hors d'état de



nuire... Il est question de contrôle et de domination sur un territoire, à la fois sur l'espace et le temps. Aux grands maux, les grands moyens, qui se révèlent particulièrement cruels, puisque le piège à clapet qui s'abat sur le rongeur ne lui laisse pas la moindre chance. S'il s'agit là d'une métaphore d'une figure tutélaire suprême maîtrisant le temps, elle est sans pitié et vengeresse, nullement magnanime... Mais pour notre grand soulagement, ce crime ne restera pas impuni : la matière prend le dessus, comme animée par l'esprit de



la souris sacrifiée. Une créature d'engrenages, de fils de métal et de montres s'anime et chasse le coupable, après l'avoir même mordu !

Dans l'atelier abandonné de son propriétaire, le calme ne dure pas : un chaos mécanique se lève, comme une tempête, et la matière s'anime, les pendules se vidant de leurs contenu et les montres exposées glissant hors de leurs vitrines. La maestria de la technique, similaire à celle d'artistes majeurs tels que le Tchèque Jan Švankmajer, sert la naissance d'un nouvel être, de fer et d'acier, un robot remplaçant en un clin d'œil l'humain à son labeur, étirant ses membres avant d'être parfaitement opérationnel, son monocle à l'« œil ». La parabole est limpide, induisant la robotisation du travail en cours dans nos sociétés. La créature née subitement est d'ailleurs anthropomorphique, dotée d'une tête, d'un tronc, de bras et de doigts. Ne serait-ce donc pas pour l'homo sapiens

que le temps, finalement, est compté ?

Le dernier plan, sur le générique, suggère le caractère éphémère de toute chose : ne subsistent sur les murs que les traces de l'emplacement des horloges, qui ont disparu. Cette nudité contraste avec le décor chargé du début du film et suggère à quel point du passé table rase peut être faite. Toutes les choses ont une fin, y compris les êtres vivants et leurs activités.

Ülo Pikkov est né en 1976 à Tallinn, capitale de l'Estonie. Il s'est formé en Finlande, puis de retour chez lui, à l'Université de Tartu, avant d'intégrer l'Académie estonienne des arts. Il a commencé à créer très jeune et signé une douzaine de courts métrages d'animation depuis 1996, notamment *Bermuda* en 1998, *Body Memory*, sélectionné entre autres au festival Court métrage de Rennes en 2011, et *Tik Tak*, présenté dans de nombreux festivals en 2014 et 2015.

■ S'immerger, après avoir vu le film, dans l'album original dont il s'inspire, paru en 2008 aux éditions Quiquandquoi. Les comparer, en relever les différences éventuelles, des ellipses ou les coupes, etc.

■ S'exercer à l'aquarelle, cette technique de peinture à l'eau donnant le rendu spécifique qu'il est possible d'apprécier dans le film.

■ S'intéresser à l'expression « à la queue leu leu », à son origine et sa signification (le « leu » désignait en fait le loup en ancien français), aux circonstances de son utilisation (les élèves lors d'une sortie, par exemple). Élargir l'étude à d'autres expressions françaises étranges ou amusantes, telles que « trempé comme une soupe », « faire le pied de grue », « tenir la dragée haute », « découvrir le pot aux roses », etc.

■ La paresse se situe au centre du film, ou plutôt dans son commencement et sa conclusion. Discuter de ce qui est considéré comme étant l'un des sept péchés capitaux. Est-ce si grave ? Pourquoi cette image négative ? Ne mérite-t-on pas parfois de ne rien faire ?

■ Le garçon réussit dans son projet de fabrication de l'huile. Citer les différentes huiles existantes, avec leurs couleurs dissimilaires, et leur fonction : à quoi servent-elles ? Comment les fabrique-t-on ? Y en a-t-il de plus saines que d'autres ?

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : [www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)



Anne Flageul / Violaine Guilloux  
— Association Côte Ouest —  
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1  
02 98 44 03 94 - [jeunepublic@filmcourt.fr](mailto:jeunepublic@filmcourt.fr)  
[www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —  
DES CONTES ET DES COULEURS / DÈS 7 ANS  
CHRISTOPHE CHAUVILLE

## TIGRES À LA QUEUE LEU LEU

FRANCE / 8'  
de Benoît Chieux

Un garçon très paresseux, houspillé par sa mère qui n'en peut plus de le voir dormir et manger à longueur de journée, décide de se mettre au travail et révèle des ressources insoupçonnées d'imagination, d'invincibilité et de persévérance.

Fondation  
CRÉDIT AGRICOLE  
DU FINISTÈRE  
sous l'égide de la Fondation de France

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



À l'origine, il y a un conte traditionnel extrême-oriental, et plus particulièrement coréen. Un livre, illustré par Kwoon Moon-Hee, en a été tiré et c'est celui-ci qui a inspiré Benoît Chieux, collaborateur régulier, sur de nombreuses productions courts ou longues, de Folimage, ce studio mondialement connu installé à Valence, dans la Drôme.

Artiste et technicien chevronné, le réalisateur a repris à son compte un graphisme d'une qualité exceptionnelle, mêlant ligne claire et colorations en aquarelles, afin de donner vie à une histoire pleine de saveur(s), tendre et drôle, dont le jeune héros, attachant quoique légèrement paresseux, se montrera pourtant bientôt fort ingénieux. L'ironie du ton s'affirme d'emblée, puisque le garçon nous surprend en prenant l'initiative : le conte prétendait, via une voix off traditionnelle, qu'il ne faisait rien de ses journées ? Hé bien, il le dément dès que possible, dès lors qu'on lui confie une houe pour se mettre à la tâche. Sa mère en est la première médusée, elle dont on a pu voir en très gros plan le visage ravagé par la fureur devant son bon-à-rien de rejeton... Mais celui-ci passe sans difficulté d'une position horizontale, synonyme d'une flemme incurable, à une autre, bien verticale celle-là, en train de travailler la terre. Mais ce sont bien ses qualités d'astuce qui lui apporteront la fortune, avec l'utilisation inattendue – et amusante pour un enfant – des déjections de différents animaux en guise d'engrais sur-efficace.

Toute la malice de la narration réside dans sa facilité à développer ses rebondissements successifs pour en arriver à ce que son titre promet, puisque le postulat de l'histoire ne voit pas arriver le moindre tigre

à l'horizon... Mais les séquences du conte s'emboîtent comme des poupées gigognes, puisque le labeur du fainéant repenté génère une production inouïe d'huile de sésame, ce qui, certes, n'a toujours aucun rapport avec quelque tigre que ce soit, et c'est même un petit chien amaigri qui fait son apparition ! L'animal a, au-delà de son air sympathique et son museau pointu, de curieuses mœurs, guère partagées par ses congénères, puisqu'il aime non seulement se régaler d'huile, mais aussi s'en enduire... Cette originalité trouve à son tour sa justification après coup, une fois que le toutou, devenu bien dodu, sera adopté par son nouveau maître. De même peut-on se demander pourquoi celui-ci attache son nouveau com-



pagnon avec une corde si longue à l'arbre qu'il a fait pousser ; on en découvrira également la raison rapidement... La séquence correspondant au titre intervient alors, en exposant son principe, assez hilarant aux yeux d'un jeune spectateur, en suggérant un trajet direct plutôt saugrenu à l'intérieur du système digestif des félins, qu'un cabot bien huilé peut parcourir comme une boule de flipper, avant une sortie en pleine vitesse par le fondement du fauve !



Il y a un côté volontairement irrévérencieux, et même gentiment mal élevé (avec une dose de scatophilie, jusqu'à l'ultime plan du film ?), dans le film et la façon dont la harde sera mise hors d'état de nuire est hilarante. Cette scène couronne un montage des plus dynamiques. La musique originale de Christophe Héral, aux résonances orientalisantes, dont le nom n'est pas inconnu des amateurs de cinéma d'animation, se conjugue à l'inspiration graphique – qui joue sur toute la palette d'ocres, marrons, oranges et jaunes – pour trousseur un conte réjouissant, dont les enseignements – les vertus de l'initiative, de l'inventivité et de la ruse – séduisent tant les adultes que leur progéniture.

Tout cela mérite bien une petite danse, esquissée par notre héros et sa mère en fichu, en un plan les isolant dans le champ, comme suspendus et effectuant côte à côte leurs mouvements joyeux, en « regard caméra » comme dans certaines comédies musicales hollywoodiennes (citons *Chantons sous la pluie* ou *Tous en scène*). Leur enthousiasme s'explique aisément :

ils ont trouvé le moyen de ne plus travailler, nous dit-on, ce qui demeure en réalité un peu obscur – on suppose seulement que les nombreux tigres ainsi capturés ont été vendus et ont rapporté des sommes colossales, puisque leur file « à la queue leu leu » couvre plusieurs collines, évoquant une féline Muraille de Chine.

Né en 1969, Benoît Chieux a coréalisé avec Damien Louche-Pélissier *Patate et le jardin potager*, un film d'animation de 28' en 2000 et a attendu presque quinze ans avant de signer en solo *Tigres à la queue leu leu*, qui a été sélectionné dans de nombreux festivals en France (Castres, Ciné Junior dans le Val-de-Marne, Ciné-jeune de l'Aisne), et à l'étranger (Busan, Stuttgart, Séoul, New York, etc.). Il a aussi cosigné avec Jacques-Rémi Girerd, figure de proue de Folimage, le long métrage *Tante Hilda !*, sorti en salles en février 2014. Il avait déjà travaillé sur le graphisme de *Mia et le migou*, du même réalisateur, en 2008, et encore plus en amont, sur le scénario de *L'enfant au grelot* (1998).

## PISTES PÉDAGOGIQUES

■ Présenter la figure de Jean de La Fontaine, son œuvre, sa postérité, ainsi que l'époque et le cadre grandiose dans laquelle il vécut, à savoir la Cour de Versailles.

■ Étudier la fable originelle du *Corbeau et le renard*, en expliquer les mots difficiles (« ramage » ou « phœnix », par exemple) et la morale, qui n'est pas si évidente à comprendre pour un enfant.

■ Différents types de fromages sont montrés dans le film : tenter de les identifier en citant ceux que l'on connaît. Évoquer leurs textures, leurs odeurs, leurs goûts différents et organiser éventuellement une dégustation. La France n'est-elle pas, selon un mot célèbre du Général de Gaulle, le pays des 365 variétés de fromages ?

■ Les coulisses du cinéma se situent au cœur de l'histoire : présenter ceux qui y travaillent, de la costumière à l'accessoiriste, en passant par le régisseur, la maquilleuse ou les électriciens. Expliquer l'utilité du clap, qui permet d'identifier les prises au moment du montage. Les élèves seraient d'ailleurs sans doute enthousiastes à l'idée d'en fabriquer un, pourquoi pas, en carton ou en bois.

■ Aborder le patrimoine musical sur la base des extraits chantonnés par le personnage du corbeau et faire découvrir les véritables orchestrations de ces classiques, tous postérieurs au Grand siècle.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : [www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)



Anne Flageul / Violaine Guilloux

— Association Côte Ouest —

16 rue de l'Harteloire - BP 31247 - Brest Cedex 1

02 98 44 03 94 - [jeunepublic@filmcourt.fr](mailto:jeunepublic@filmcourt.fr)

[www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —  
DES CONTES ET DES COULEURS / DÈS 7 ANS  
CHRISTOPHE CHAUVILLE

# LA FONTAINE FAIT SON CINÉMA : LE CORBEAU ET LE RENARD

FRANCE-BELGIQUE / 6'  
de Pascal Adant

Jean de La Fontaine met en scène sa célèbre fable du Corbeau et du renard. Mais en a-t-il le talent ? Et a-t-il fait le bon casting ?

Fondation  
CRÉDIT AGRICOLE  
DU FINISTÈRE  
sous l'égide de la Fondation de France

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère

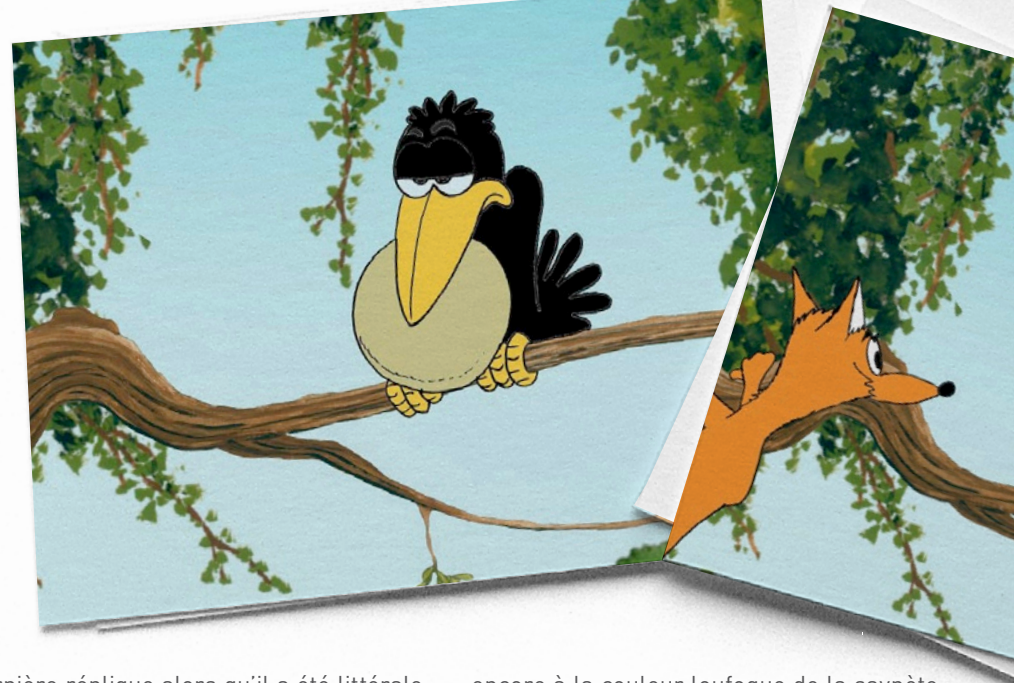


C'est une stimulante idée que celle des Films du Nord – qui n'en manquent jamais – que d'avoir souhaité revisiter les *Fables* de La Fontaine, joyau du patrimoine littéraire national, particulièrement étudié, et depuis longtemps, à l'école de la République. Surtout, le double choix de relecture qui a été décidé est celui du registre de l'humour et du prisme du cinéma (et de sa fabrication). Ainsi, ce film en animation 2D colorée nous entraîne directement sur un plateau de tournage, en pleine mise en scène de la célèbre fable du *Corbeau et le renard*, interprétée par des animaux acteurs correspondants ! La drôlerie est immédiate, dynami-

le clap lançant chacune d'elle, lorsque le moteur tourne et que l'on s'apprête à filmer... Différentes prises sont ainsi tentées, face à une théorie du chaos qui s'affirme et à une avalanche de gags dignes d'un cartoon, un style dont se rapproche du reste par le graphisme cette œuvre délibérément insolente envers un monument des lettres françaises.

Ainsi, les mésaventures possibles d'un jour de tournage se succèdent gaiement : un objet qui manque, un intrus dans le champ ou un acteur qui ne sait plus son texte... Toutes choses susceptibles de mettre les nerfs du metteur en scène à rude épreuve – ce que la voix off traduit parfaitement. On a également idée des caprices possibles des stars de l'écran, lorsque le renard exige un fromage moins odorant, puis plus mou, tandis qu'il s'écrase sur sa tête !

Outre la tonalité délirante du film – voir tous ces mets qui passent dans le bec du corbeau avant le fromage attendu –, le film ne dénature pas le texte originel, puisque ses vers bien connus sont déclamés et la manière de jouer du renard égratigne d'ailleurs les excès théâtraux qui s'affirment parfois dans l'interprétation du répertoire classique. Il est d'ailleurs plaisant de déceler à travers la personnalité du renard une certaine « frime », en tout cas une assez haute estime de soi, tandis que le corbeau semble plus humble, même s'il n'en pense pas moins... C'est d'ailleurs le truculent comédien belge Serge Larivière qui assure la voix du volatile, bonhomme et assez patient, sinon stoïque devant la tournure des événements. La vitesse des prises, d'ailleurs, s'intensifie, car rien ne va... Et le résultat final apparaît éloigné de ce que quiconque connaît la fable peut attendre, car le renard lance sa



dernière réplique alors qu'il a été littéralement écrasé sous une massive meule fromagère ! On peut alors raisonnablement se demander si La Fontaine aurait été un bon réalisateur et s'il n'aurait pas dû opter pour un casting différent : n'avait-il pas d'autres acteurs disponibles ?

L'ambiance de l'époque du Roi Soleil est en partie restituée par la musique du film, composée par le réalisateur Pascal Adant lui-même. Ce point revêt une importance particulièrement importante, car d'autres airs sont entendus, parmi les plus célèbres du répertoire classique. Le corbeau incontrôlable les fredonne lorsqu'il lâche son précieux fromage lors des différentes prises et montre sa belle voix, ce ramage qu'il souhaite démontrer être à la hauteur de son impeccable plumage ! On l'entend alors chanter – si toutefois ce mot peut désigner le massacre ! – du Beethoven (la *Lettre à Élise*), du Wagner (la *Chevauchée des Walkyries*) ou encore du Berlioz (*Carmen*), soient des œuvres musicales composées bien après l'époque de La Fontaine. Cet anachronisme ajoute

encore à la couleur loufoque de la saynète et, lorsque le fameux « Coupez ! » résonne finalement, on attend avec impatience que d'autres fables célèbres soient passées à la moulinette de Pascal Adant et de son producteur Arnaud Demuyne.

Après avoir été photographe pour Vox Magazine, Pascal Adant, né en 1971 à Soignies, en Belgique francophone, se tourne vers le cinéma et s'exerce sur une Bolex 16 mm. Autodidacte, faute d'acteurs et d'équipe technique, il tourne son premier film en 35 mm, seul et en animation. Son coup d'essai est une réussite : *Dérappages* est sélectionné et primé à la Semaine Internationale de la Critique, à Cannes, en 1999. Fort de son expérience, Pascal Adant tourne par la suite pas moins de quinze courts métrages de fiction ou d'animation, souvent reconnus et appréciés, notamment *Sunflower Seed* (2012), sur la jeunesse de Vincent Van Gogh dans la région minière du Borinage. Il prépare actuellement son premier long métrage, tout en continuant de tourner des courts.



sée par un procédé de voix hors-champ qui donne ses directives : celle du réalisateur, bien entendu, à savoir Jean de la Fontaine lui-même, qui aurait pu être, après tout, metteur en scène si le cinéma avait existé pendant le Grand siècle de Louis XIV.

On entend également en off les voix de techniciens mobilisés, tels l'accessoiriste ou le régisseur, des métiers moins connus du grand public. La suite des plans, correspondant aux séquences successives, épouse le rythme de la prise de vues, avec

## PISTES PÉDAGOGIQUES

■ Explorer le motif de l'absence du père, courant à une époque de multiplication des familles monoparentales et posant des questions importantes sur l'équilibre de l'enfant. Élargir la perspective par les recherches de leurs parents génétiques par les enfants adoptés, venus de l'étranger ou nés sous X en France.

■ Présenter le pays d'origine du réalisateur, mais aussi de la famille du père d'Apolline, à savoir l'Arménie : sa situation géographique, son histoire, ses liens traditionnellement étroits avec la France, sa culture, sa gastronomie, ses expressions artistiques ou encore ses coutumes.

■ La relation liant Lio et Apolline correspond à la naissance d'un sentiment amoureux et d'une attraction sans doute inédite pour eux. Évoquer collectivement cet âge des premiers émois et l'illustrer par d'autres exemples pris dans le cinéma ou la littérature (*Le grand Meaulnes*, d'Alain-Fournier, par exemple).

■ Lio est rejeté et subit les vexations d'un groupe d'élèves de son collège. Aborder le thème du harcèlement, de la persécution, des brimades et de la nécessité de lutter par tous les moyens contre cette forme de discrimination toujours intolérable.

■ Partir à la recherche de la genèse du mot « sandwich » qui a donné son nom à un archipel austral et surtout à un mets universellement consommé.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : [www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)



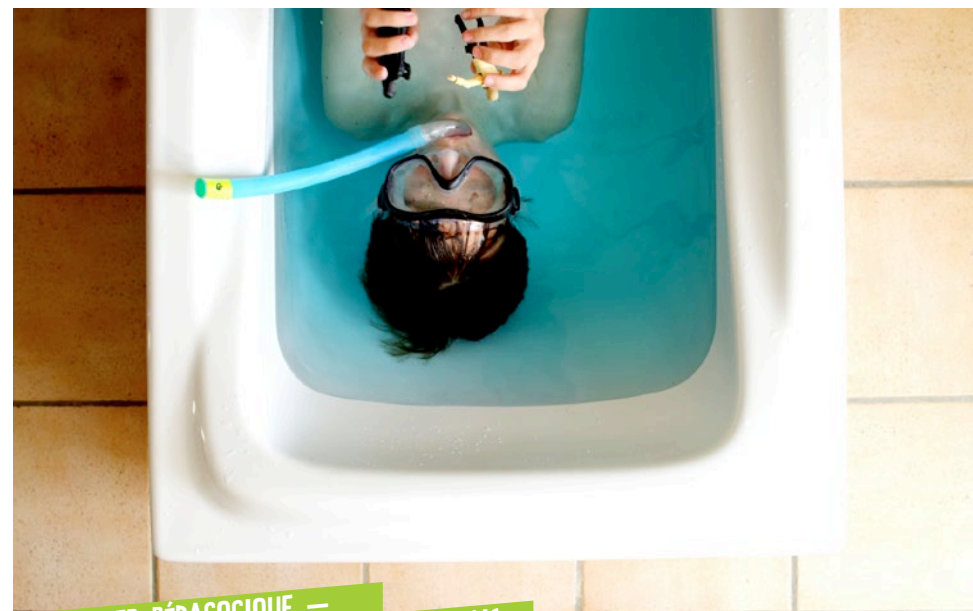
Anne Flageul / Violaine Guilloux

— Association Côte Ouest —

16 rue de l'Harteloire - BP 31247 - Brest Cedex 1

02 98 44 03 94 - [jeunepublic@filmcourt.fr](mailto:jeunepublic@filmcourt.fr)

[www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —  
DES CONTES ET DES COULEURS / DÈS 7 ANS  
CHRISTOPHE CHAUVILLE

# L'HOMME DE L'ÎLE SANDWICH

FRANCE / 26'

De Levon Minasian

Lio, douze ans, est un enfant unique vivant avec sa mère célibataire. Il a un devoir de classe et doit décrire le lieu de naissance de son père. Sauf qu'il n'a jamais connu ce dernier. Lio découvre alors que celui-ci vient de l'île « Sandwich » perdue dans l'Océan Austral...

Fondation  
CRÉDIT AGRICOLE  
DU FINISTÈRE

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



Il y a d'autant peu de fictions de moyen métrage directement destinées au jeune public au sein de notre production nationale que l'initiative de Levon Minasian, réalisateur d'origine arménienne, est à louer tout particulièrement. *L'homme de l'île sandwich* ne manque pas d'ambition(s) et parvient à parler directement aux enfants comme à leurs parents.



Joué par le jeune Max Baissette de Malglaive, révélé en 2008 par le long métrage *Versailles* de Pierre Schœller, son héros – Lionel, dit Lio – est un garçon plutôt réservé et son allure demeure encore enfantine. Âgé d'une douzaine d'années, il vit seul avec sa maman, jouée pour sa part par Anna Mouglalis, icône de nombreuses grandes marques qu'on découvre ici sous un jour plus plébéien. On ne sait rien pour l'heure de son père, mais la fille de la famille qui s'installe à côté de chez lui, Apolline, lui en parle, car une voisine trop bavarde l'a évoqué en le présentant comme « l'homme de l'île sandwich ». On comprend que sa mère ne s'est jamais attardée sur le sujet de ce mystérieux géniteur et cette absence a créé un vide sensible dans cette jeune existence.

Dès lors, l'imagination de Lio supplée à l'insuffisance d'informations et le rêveur qu'est incontestablement ce passionné d'astronomie l'amène à chercher dans son dictionnaire l'existence de l'archipel des îles Sandwich, situé dans l'hémisphère Sud. Il élabore donc toute une histoire concernant son père, qui vivrait officiellement en cet endroit désolé des antipodes. Il l'affirme lors d'un exposé qu'il présente à sa classe en cours d'Histoire-géographie, s'attirant les moqueries de la plupart de ses camarades. Seule Apolline le défend alors, ayant très vite ressenti une tendre inclination à son égard, tandis que Lio apparaît plus généralement comme un bouc-émissaire, coursé en bicyclette à travers les rues de la ville par les caïds de la cour de récré. C'est ainsi le portait d'un enfant sensible, à fleur de peau, qui est brossé, Lio sortant de sa solitude grâce à cette jolie « nouvelle » et s'attirant aussi l'affection du père de celle-ci. Ce dernier jouera même à l'occasion les papas de remplacement en protégeant l'éternelle victime des tourments promis par ses harceleurs.

La malice de l'écriture joue sur le terme de « sandwich », qui désigne donc l'archipel de l'Atlantique sud, mais aussi évidemment le plus célèbre des casse-croûtes, vendu au camion du père d'Apolline et, on le découvrira à la fin du film, de celui de Lio, baptisé « l'île sandwich » et orné sur sa carrosserie d'un dessin exotique aux couleurs vives. La scène des retrouvailles entre père et fils est délicatement envisagée, le réalisateur soulignant leur lien par l'intermédiaire de ces saignements de nez qui se déclenchent de façon intempestive chez l'enfant, sans doute lorsqu'il est fatigué ou sujet à une émotion forte, et que l'on retrouve chez l'homme dont il fait alors



connaissance. Celui-ci semble tout autant réservé que son fils, assez gauche, sans doute aussi peu adapté à la vie sociale. Et ces retrouvailles couronnent une véritable prise d'initiative de la part de l'enfant, à savoir entreprendre une fugue contre l'avis de sa mère, qui ne tarde pas pour arriver en voiture, sans doute prévenue par Apolline.

L'adolescente était en effet au courant du projet de Lio, ayant joué un rôle déclencheur par sa bienveillante écoute, ce qui bouleverse le jeune garçon parvenu à l'âge des premiers émois amoureux et sensuels. Son trouble est restitué dans ses différentes étapes successives, d'abord par les regards échangés, jusqu'à un chaste baiser déposé, au moment du départ, par la jeune fille sur les lèvres de son ami fermant les yeux. L'épisode pourrait sembler en 2015, un peu mièvre, mais le réalisateur sait poser la distance nécessaire, notamment par le biais d'un recours fréquent à l'humour. Ainsi Lio est-il alors équipé comme pour une grande aventure, avec ses lunettes d'aviateur. Il s'éloigne sans se retourner, quoique son visage exprime évidemment la tristesse, et le plan montre Apolline de plus en plus petite en fond de champ à mesure que son amoureux pédale, la larme à l'œil et une chandelle d'hémoglo-

bine à la narine... Un splendide morceau de Pink Martini, *Splendor in the Grass*, accompagne le mouvement, lui donnant à la fois mélancolie et énergie, tant Lio est décidé à aller au bout de sa quête. On pense à la littérature américaine, notamment à Mark Twain, au fil des séquences de son périple, notamment à travers ces plans sur la passerelle mouvante d'un pont suspendu, avec un zoom arrière dévoilant la présence de l'enfant sur la barge. Un parfum de grande aventure suit ce moderne Huckleberry Finn, si attachant et qui réussira peut-être finalement à réunir ses parents. Le film ne le dit pas précisément, la caméra panotant dans les cieux au moment où le trio se reconstitue physiquement au bord de la mer.

Né en 1970 en Arménie, alors en URSS, Levon Minasian a suivi des études de théâtre à l'Institut des Beaux-Arts d'Erevan. Installé en France depuis 1992, il a obtenu une Maîtrise d'Études cinématographiques à l'Université Paris-VIII en 1995 et a réalisé alors une demi douzaine de courts métrages, notamment *Un petit cœur tendre* en 1996, *Lux æterna*, coréalisé avec Serge Avédikian en 1999, et *Le piano* en 2011.



## PISTES PÉDAGOGIQUES

■ Des découvertes extraordinaires : qui en a déjà faites ? Les enfants gardent-ils certains objets ? Lesquels (de jolis coquillages, des cailloux insolites, des feuilles d'arbre à sécher, etc.) ?

■ Le squelette : prévoir une leçon de SVT autour des os et de leur articulation. Parler des vertébrés et des invertébrés. Les squelettes apparentent l'homme à d'autres espèces : les mammifères, les oiseaux, les poissons, etc.

■ Retrouver des restes d'animaux disparus permet d'aborder le motif des fossiles et celui de l'évolution, avec l'exemple le plus frappant, celui de l'extinction des dinosaures, laissant la place à un nouveau règne animal et à l'arrivée progressive de l'homme. Présenter la figure de Charles Darwin.

■ Dessiner des créatures imaginaires selon ses envies, en mélangeant sans complexes les attributs de différentes espèces.

■ Le film met en scène des enfants et adultes. Déterminer le caractère des différentes « grandes personnes » représentées – l'enseignante, la maman, le savant – et leur incapacité ou leur insensibilité à l'enjeu de la découverte du trio enfantin, qui est pour eux exceptionnelle.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : [www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)



Anne Flageul / Violaine Guilloux

— Association Côte Ouest —

16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1

02 98 44 03 94 - [jeunepublic@filmcourt.fr](mailto:jeunepublic@filmcourt.fr)

[www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)

Conception graphique : Monsieur Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —  
DES CONTES ET DES COULEURS / DÈS 7 ANS  
CHRISTOPHE CHAUVILLE

**NOVÝ DRUH**  
RÉPUBLIQUE TCHÈQUE / 7'18  
de Katerina Karhánková

L'histoire de trois enfants qui découvrent un os mystérieux et leur voyage pour rencontrer la créature à laquelle il appartient.

**Fondation**  
CRÉDIT AGRICOLE  
DU FINISTÈRE  
sous l'égide de la Fondation de France

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère

Film d'école issu de la prestigieuse Famu, établie à Prague, *Nový Druh* circule beaucoup dans les festivals internationaux sous un titre anglais, *The New Species*, que l'on traduira pour notre part par « Nouvelles espèces ». Il en est question, en effet, au cœur d'une intrigue mettant en scène trois jeunes enfants – deux garçons et une fille – trouvant, lors de jeux en extérieur, un mystérieux os qui suscite toutes leurs interrogations et stimule leur imagination, évidemment fertile à cet âge.

L'animation 2D de dessin animé sur papier utilisée joue sur un graphisme de peinture à l'eau évoquant directement le dessin d'enfant dans la caractérisation des personnages et facilitant l'identification. Bien sûr, on sent le tracé de l'adulte, dans l'arrondi et l'expressivité des visages, le détail des yeux et des nez, mais le rendu entretient un lien de proximité avec l'exercice d'auto-portrait que les écoliers auront à coup sûr pratiqué à un moment ou un autre de leur parcours scolaire. En outre, il s'agit d'une véritable chasse au trésor dans cette aventure, ce qui se révèle toujours excitant : la trouvaille du trio est aussi exceptionnelle qu'énigmatique, chacun exprimant ses propres suppositions quand à la nature de l'animal à qui a pu appartenir l'os découvert. Poisson, oiseau ou mammifère ? Trois possibilités sont évoquées successivement et l'écriture restituée avec humour la force de l'obsession née dans l'esprit des enfants. Non seulement ils ratent l'heure de l'entrée à l'école et se font gronder par leur maîtresse pour leur retard, mais ils repartent dès que possible de leur découverte et de l'enquête à mener. Par le simple recours au dessin, la réalisatrice suggère les discussions qui animent le trio : la créature à laquelle ils pensent « flotte » au

dessus de leur tête, occupant leur pensée, et ils peuvent à la fois se convaincre, échanger leurs idées, mais aussi les mettre en commun et s'accorder sur une solution unique, à savoir une drôle de bestiole réunissant les trois options exprimées et dont on serait bien en peine de préciser à quelle branche de l'ordre animal elle correspond, sinon effectivement, selon le titre du film, à une « nouvelle espèce ».



Le film brocarde gentiment le monde scientifique et la technologie qui a envahi nos sociétés, à travers un personnage d'éminent chercheur, qu'on devine être un universitaire respecté (voir sa belle barbe en collier !), à qui le trio de bambins s'adresse tout naturellement. Le savant se contentera de passer l'os précieux au prisme d'une machine qui, très calibrée, ne lui reconnaîtra aucun modèle préexistant. La déception est intense pour les explorateurs en herbe qui se résoudront dès lors à remettre en terre le morceau de squelette. L'ironie du dénouement est totale, puisqu'une fois l'objet enterré, le champ de l'image s'élargit pour faire pénétrer notre regard plus loin en profondeur et découvrir les restes d'une immense créature corres-



pondant exactement à celle que les enfants avaient imaginée... Mais ceux-ci l'ignorent toujours puisqu'ils évoluent en surface et ne bénéficient pas de la position avantageuse du regard du spectateur ! C'est là un procédé classique du cinéma que de nous donner des éléments supplémentaires par rapport à ce que savent les personnages d'un film, ou même un temps d'avance, comme l'expliquait Alfred Hitchcock pour définir la notion de suspense.

Au final, la principale leçon du film est de ne pas faire confiance à tout prix aux adultes, si sages et experts soient-ils sur tel ou tel sujet, et de suivre, parfois, ses propres intuitions. Le savant a failli, s'en remettant trop facilement et fort paresseusement à la technologie et à ses limites, vite éclatantes. Au contraire, l'imagination, qui demeure principalement l'apanage des jeunes années, est infinie. Elle peut même conduire à une lucidité que la raison et la

science perdent paradoxalement parfois, si jamais la rigueur n'est pas au rendez-vous. Toute nouvelle découverte scientifique résulte de profonds et longs efforts de recherche et de réflexion, donc tout l'inverse de ce dont s'est contenté le savant barbu d'un court métrage malin à tous les égards.

Née en 1988 à Prague, Katerina Karhánková est de nationalité tchèque. Elle a étudié à l'école des Beaux-Arts de Václav Hollar, puis à Christchurch en Nouvelle-Zélande et à l'Académie d'art et de design de Bergen, en Norvège. *Nový Druh* a été présenté notamment au festival Premiers Plans d'Angers en 2015. Depuis, la réalisatrice a signé un nouveau film de cinq minutes : *Tonda a bacil* [traduit en anglais en *The Little Tony and Mr. Illness*].

Le site de l'artiste :  
<http://katerinakarhankovaportfolio.blogspot.fr>



## PISTES PÉDAGOGIQUES

■ L'envie : être jaloux des autres, de ce qu'ils possèdent, de leur maison, de la personnalité de leurs parents... Des élèves l'ont-ils déjà ressenti ? Ce sentiment est-il justifié par la réalité ou correspond-il davantage au domaine de l'imagination, du fantasme, du faux jugement ?

■ Explorer la notion de norme et les domaines où elle s'applique : qu'en est-il en 2015 ? Elle réside pour les élèves dans la manière de s'habiller ou de se coiffer, la façon de parler, les goûts musicaux, les activités extra-scolaires, etc. Expliquer en quoi la diversité, la différence, la singularité sont au contraire des valeurs inestimables, à sauvegarder absolument pour la bonne santé d'une société évoluée et libre.

■ Le plan du père de l'héroïne dans la foule évoque le jeu de la série d'albums *Où est Charlie ?* créée par le Britannique Martin Handford ; en montrer des exemples et jouer à ce ludique exercice toujours apprécié des jeunes lecteurs.

■ Plonger dans les années 1960 et leurs particularités, décrire l'état du monde à l'époque, autour de la bipolarisation États-Unis/URSS, souvent tendue, parcourir la culture de cette période, ses nouvelles vagues musicales et cinématographiques, sa mode et ses valeurs, etc.

■ La fillette, lorsqu'elle souffre de maux de ventre, somatise sur un certain mal-être. Expliquer ce phénomène de maladies et de douleurs provoquées par l'esprit et des origines directement psychologiques.

.....  
Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : [www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)



Anne Flageul / Violaine Guilloux

— Association Côte Ouest —

16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1

02 98 44 03 94 - [jeunepublic@filmcourt.fr](mailto:jeunepublic@filmcourt.fr)

[www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —  
DES CONTES ET DES COULEURS / DÈS 7 ANS  
CHRISTOPHE CHAUVILLE

# MON MOULTON ET MOI

NORVÈGE / 13'  
De Torill Kove

Un été en Norvège dans les années soixante, une fille de sept ans demande à ses parents au mode de vie décalé de lui offrir un vélo. Les façons de faire peu conventionnelles de ces architectes modernistes deviennent source d'angoisse et d'embarras pour la fillette.

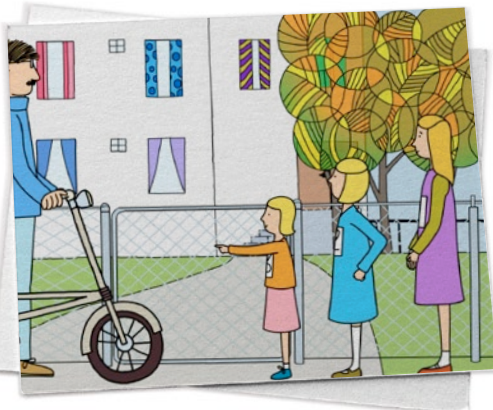
Fondation  
CRÉDIT AGRICOLE  
DU FINISTÈRE  
sous Régide de la Fondation de France

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère

L'Office national du film du Canada est un label devenu gage de grande qualité en matière de cinéma d'animation et cet organisme a pris l'habitude de lancer de nombreuses coproductions avec des sociétés de production européennes, françaises ou autres. Ainsi, c'est sous son étendard que la réalisatrice norvégienne Torill Kove signe *Moulton og meg*, titre un poil mystérieux si on ignore ce qu'est une Moulton, ce qui est possible même si cette marque britannique de bicyclettes spécifiques – à petites roues, démontables, etc. – jouit d'une renommée établie auprès des cyclistes pratiquants.

Torill Kove est née en 1958 en Norvège et s'est établie à Montréal en 1981. Elle avait donc réellement sept ans en 1965, lorsque se situe l'histoire qu'elle entreprend de nous conter et celle-ci est authentiquement autobiographique, correspondant aux souvenirs d'une fillette « coincée » entre deux sœurs, une aînée et une cadette, au milieu de cette décennie particulière que furent les années 1960. Grâce à son dessin animé aux traits très simples, très purs, et aux couleurs vives, l'auteur ressuscite le monde de son enfance, s'attachant à quelques points précis toujours clairs à sa mémoire, quarante ans après, et à la figure de ses parents, de sa grand-mère et de ses voisins. C'est tout le sel du film de jouer avec le contexte de l'époque – celui de la Guerre froide et de la menace russe, présente alors dans tous les esprits, est clairement évoqué – et d'interroger la notion de normalité, notamment d'un point de vue social. Car la fillette est issue d'une famille originale, sinon excentrique. Ses parents ne sont pas comme les autres, du moins le pense-t-elle, et la moustache de son père – la seule de la ville ! – le distingue de ces athlètes scandinaves blonds et costauds

qu'elle voit autour d'elle, la père de famille du rez-de-chaussée en premier lieu – mais celui-ci quittera le foyer familial, ce qui déstabilisera les convictions de la gamine.



La petite fille semble éprouver de la honte d'avoir un tel papa, ce qui se traduit même de façon psychosomatique via un mal de ventre. Soulignons ici à quel point la différence peut être un élément difficile à vivre durant l'enfance, où l'on préfère se couler dans la masse, passer inaperçu, être comme les autres... Généralement, l'enfant aime rêver son papa comme étant le plus costaud, c'est raté pour la blondinette : le sien, volontiers baba-cool et contestataire est déficient d'un œil et éloigné des symboles de virilité, le service militaire, dont il a été exempté, en particulier. Sa mère semble moins à côté de la plaque, mais elle a aussi, de son point de vue, ses défauts, fabriquant des robes dans des tissus en gros plutôt que d'acheter les vêtements dont la petite rêve et qui évoquent les tenues de princesse. Mais ces parents volontiers laxistes, sinon libertaires, illustrent l'évolution des mœurs durant cette décennie et apparaissent à l'avant-garde de ce que sera la décennie suivante. Des hippies



avant l'heure, en un mot.

Dans le fond, pourtant, la famille de la future artiste n'est pas si différente des autres, c'est la façon dont l'enfant la perçoit qui la rend plus excentrique qu'elle n'est, et c'est sans doute cela qui a encouragé sa future vocation créative, de manière peut-être inconsciente. Mais l'enjeu du cadeau attendu, à savoir la bicyclette que les trois sœurs pourraient utiliser ensemble, est universel, tous les bambins du monde caressant un tel rêve matériel qui viendrait combler une carence vécue comme telle. La mise en scène de l'instant où papa et maman rapportent l'objet si convoité est subtile, à travers un champ/contrechamp montrant les parents s'approchant du point de vue des filles qui les attendent. Et même si, de leur aveu, le couple s'est d'abord fait plaisir, sans se l'avouer, en choisissant la Moulton, la magie fonctionne et ce vélo si spécial enchante les gamines : une fois de plus, elles ne s'inscriront pas dans la norme, mais l'accepteront cette fois avec plaisir. Le plan final, où elles utilisent l'engin toutes les trois et s'éloignent de leurs parents, est non seulement symbolique, mais apaisé et joyeux, contrastant avec celui où, dans un rêve de normalité d'avoir une bicyclette « comme tout le monde », des dizaines de

vélos se croisaient dans tous les sens avec leurs propriétaires lambda en selle.

Le regard sur son propre passé est plaisant en ce qu'il comprend une certaine ironie : la réalisatrice envoyait alors l'image traditionnelle et figée de la famille voisine, avec la mère toujours à la maison accomplissant les tâches ménagères. Être féministe, ce n'est pas évident à sept ans, mais on peut le devenir heureusement après...

Née à Hamar, en Norvège, le 25 mai 1958, Torill Kove est une réalisatrice de double nationalité canado-norvégienne, installée à Montréal depuis le début des années 1980. Après avoir obtenu une maîtrise en planification urbaine à l'Université McGill, elle suit sa passion de toujours pour le dessin et étudie l'animation à l'Université Concordia.

Également illustratrice de livres pour enfants, elle a reçu en 2007 l'Oscar du meilleur court métrage d'animation pour *The Danish Poet*. Elle avait déjà été nommée à la prestigieuse récompense en 2000 avec *Ma grand-mère repassait les chemises du roi*. Elle est honorée en septembre 2015 à Oslo du prix Anders-Jahre pour les arts, la plus haute distinction norvégienne dans le domaine de la culture.